

Mémoire de recherche
Anthropologies féministes – Sophie Guérard de Latour
M2 Ethires – 2019

Les études sur les masculinités ont-elle leur place dans la recherche féministe ?

« Le propre de notre métier [...] c'est de faire monter à la conscience de l'observateur bien sûr, mais aussi des lecteurs et, peut-être, des observés, les linéaments de la façon dont ils se représentent eux-mêmes. C'est à la fois une curiosité et une inquiétude. »¹

Françoise Héritier

Dans les années 1970, en parallèle de ce qu'on appelle la deuxième vague du féminisme, sont apparues de plus en plus d'études en sciences humaines sur les hommes et la masculinité. Autant d'un point de vue historique que d'un point de vue épistémologique, les études sur les hommes (*Men's Studies* dans le monde anglo-saxon) sont issues des prises de conscience produites par les féministes. En m'intéressant aux contenus des études sur les masculinités, pour comprendre le vécu des hommes et savoir comment les inclure dans la lutte féministe, il est apparu indispensable de se poser la question de la légitimité et des conditions de possibilité de telles recherches. En effet, le lien entre la politique et la production d'un savoir scientifique est complexe – particulièrement quand il s'agit de féminisme – et pour des raisons à la fois sociales, historiques et politiques que nous ne développerons pas ici, les deux champs sont profondément interdépendants². De ce point de vue, la multiplication et la mise en valeur des recherches sur les hommes n'est pas politiquement neutre. Elles sont à la fois issues du féminisme, et peuvent venir le corroborer théoriquement. En mettant en lumière le biais androcentrique³ de la science, montrant l'existence de la catégorie sociale des femmes qui doit être prise en compte dans les recherches, le féminisme matérialiste de Nicole-Claude Mathieu a fait émerger par symétrie la catégorie sociale des hommes.

1 Interviewée par Muriel Rouyer, *Raisons politiques*, Presses de Sciences Po, 2005/4 n°20, p. 113-148

2 Jérôme Lamy, *Politique des savoirs. Michel Foucault, les éclats d'une oeuvre*, Paris, Editions de la Sorbonne, coll. « Homme et société », 2019

3 Concept théorisé par Nicole-Claude Mathieu que nous développerons plus tard.

Symétriques apparemment, mais asymétriques par le rapport de domination que l'une exerce sur l'autre. En effet, de nombreux travaux, comme ceux de l'anthropologue Françoise Héritier, ont montré qu'il existait un rapport d'oppression des femmes par les hommes, construit par un système ancestral de représentations du féminin et du masculin. Les rapports sociaux entre les hommes et les femmes doivent être analysés à la lumière de ce rapport de domination, qui apparaît aujourd'hui comme incontestable. Pourtant nous verrons que les études sur les hommes peuvent renforcer, voire participer d'un contre-mouvement de défense des intérêts des hommes dans le changement social voulu et opéré par les féministes. Ces discours dits masculinistes sont traversés par ce qu'on appelle « la crise de la masculinité », qui stipule que les hommes vivent une perte de repères de leur positionnement en tant qu'hommes, et de la représentation de leur masculinité. Entre mythe et réalité, cette crise de la masculinité (ou de la virilité) est très contestée, jusqu'à remettre en question la légitimité des recherches sur les hommes, qui pourtant relatent d'une réalité qu'il ne s'agirait pas de nier au nom d'un risque de récupération politique. Dans quelle mesure faut-il séparer la recherche scientifique sur les hommes en tant que catégorie sociale et les enjeux politiques qui y sont associés, et à quelles conditions cette recherche est-elle recevable ? Le politologue québécois Francis Dupuis-Déri se demande s'il est possible « de discourir de manière neutre des "coûts" de la masculinité sans risque de faire le jeu de l'antiféminisme. »⁴ Nous nous demanderons si les études sur les masculinités ont leur place dans la recherche féministe, et à quelles conditions.

Il est indispensable d'avoir conscience des biais inévitables qui découlent du positionnement social de celui qui produit un discours, même scientifique : le travail effectué ici, s'il a vocation à être le plus juste possible, est porté par une femme féministe blanche. Ces réflexions se concentrent sur l'axe de domination hommes-femmes, en sachant qu'il en existe d'autres qui s'interpénètrent avec celui-ci (le capitalisme, le racisme, et l'ethnocentrisme entre autres), et qui mériteraient d'être pris en compte dans un travail plus approfondi. Les études et controverses autour des masculinités analysées ici se posent dans le cadre du féminisme occidental (particulièrement le matérialisme français), et elles sont l'objet de critiques qui soulignent les différences entre les masculinités dites du Nord et celles du Sud. La réflexion développée ici n'a pas vocation à être exhaustive, mais d'apporter un éclairage sur une question importante de la production de discours féministes.

Nous verrons d'abord comment la construction d'une épistémologie féministe dans les sciences sociales a rendu possible l'émergence des études sur les hommes. Puis les problèmes que cela pose d'un point de vue épistémologique et politique, avec l'analyse de la perspective masculiniste. Enfin, nous verrons les conditions épistémologiques pour que ces études s'intègrent aux recherches

4 Francis Dupuis-Déri, p 62 de l'ouvrage collectif *Boys don't Cry! Les coûts de la domination masculine*. PUR, dirigé par Delphine Dulong, Christine Guionnet et Érik Neveu, Rennes, 2012, 332 p.

féministes, et leur intérêt pour penser un féminisme inclusif.

I) La construction d'une épistémologie féministe : penser le masculin/féminin et les rapports sociaux de sexe pour étudier le masculin

Le point de départ des études féministes est la déconstruction des processus historiques et anthropologiques qui ont amenés à penser que les hommes sont supérieurs aux femmes. En effet, la discrimination des femmes et leur assignation à des rôles infériorisés jusque là allaient de soi dans les travaux de sciences humaines et n'étaient pas directement remis en question, sous-couvert de la naturalité de la supériorité de l'homme sur la femme (justification à la fois scientifique, matérielle, et symbolique). On peut le voir chez Claude Lévi-Strauss qui entreprend un travail anthropologique fondamental des sociétés humaines, sans questionner la raison d'être structurelle du pouvoir des hommes sur les femmes, comme si elle était nécessaire et non construite. Ce que l'anthropologue Françoise Héritier va montrer à sa suite c'est justement cette non naturalité de la hiérarchie entre les sexes, en montrant l'intérêt pour les hommes de contrôler le corps reproductif des femmes, et donc de perpétuer cette idéologie de la hiérarchie naturelle. Héritier publie en 1996 son ouvrage *Masculin/Féminin, I, La pensée de la différence*, dans lequel elle remonte aux origines de la domination masculine⁵ en montrant l'universalité du rapport hiérarchique entre les hommes et les femmes, qui s'inscrirait structurellement dans le rapport asymétrique induit par la capacité des femmes à procréer des enfants des deux sexes. Ce travail se pose dans la continuité de la vision structuraliste de Claude Lévi-Strauss, en rajoutant un quatrième pilier⁶ à l'émergence de nos sociétés : la valence différentielle des sexes. Elle postule que les rôles différents attribués aux hommes ou aux femmes ne sont que la conséquence d'un système de représentations ancestral qui établit une hiérarchie systématique entre ce qui est de l'ordre du féminin, et ce qui est de l'ordre du masculin. Elle distingue ainsi la naturalité biologique de la différence entre les hommes et les femmes, et le système symbolique construit historiquement par-dessus, qui de cette différence produit une hiérarchie. Selon elle, l'esprit humain et toutes les sociétés humaines sont fondées, à partir de l'observation de ce qui est différent et ce qui est identique, sur « la pensée de la différence » qui sépare le monde en deux. Cette binarité universelle se cristallise dans ce qui est de

5 La *domination masculine* est définie par Pierre Bourdieu comme les processus de déshistoricisation et naturalisation des rôles sexués qui légitiment la répartition de rôles déterminés et hiérarchisés entre les hommes et les femmes. Elle ne reprendra ce concept sociologique que dans le second tome *Dissoudre la hiérarchie*, mais c'est bien de cela dont elle parle dès son premier tome.

6 Dans *Les structures élémentaires de la parenté* paru en 1949, Claude Lévi-Strauss formule la théorie de l'alliance selon laquelle il y a trois piliers qui ont rendu possible l'émergence de nos sociétés, et les ont structurés : la prohibition de l'inceste, la réglementation de l'exogamie, et la répartition sexuelle des tâches. Françoise Héritier repart de cette théorie en montrant un impensé : ce sont les hommes qui s'échangent les femmes pour créer des unions entre les groupes, et jamais l'inverse. Ce qui l'amène à penser la valence différentielle des sexes comme « la corde qui lie les trois piliers », et les rend possibles : le droit des hommes à disposer des corps des femmes.

l'ordre du masculin et ce qui est de l'ordre du féminin, et produit un système de valeurs qui identifie chaque chose positivement ou négativement. Si à travers l'histoire et les sociétés, il y a beaucoup de différences culturelles dans la désignation positive ou négative de ces valeurs (l'actif et le passif, le chaud et le froid, le sec et l'humide, *etc*), ce qui se retrouve universellement c'est l'association des valeurs positives au *masculin* et des valeurs négatives au *féminin*. Héritier montre ainsi les processus de hiérarchisation qui ont permis la domination masculine depuis les débuts de l'humanité, le système de représentations profondément ancré qui la perpétue partout et en tout temps, et l'illusion de naturalité qui la rend extrêmement robuste et résiliente. Le point de départ de cette domination est le besoin pour les hommes de contrôler les naissances, et de reprendre l'ascendant sur « le privilège exorbitant d'enfanter » des femmes, qui apparaît dès lors comme le plus grand fardeau des femmes. L'apport de François Héritier est immense, à la fois pour ce qu'elle apporte à la théorie féministe de l'oppression des femmes, et pour ce qu'elle incarne, c'est-à-dire une chercheuse femme qui est parvenue à remettre en question un cadre de pensée théorique masculin largement dominant. En postulant l'universalité de l'oppression des femmes et la non naturalité du féminin et du masculin, elle permet à la fois d'ouvrir dans les sciences humaines une nouvelle catégorie sociale que sont les femmes (partout, en tout temps), de montrer le besoin pour les hommes de perpétuer la domination masculine, et de mettre en lumière les représentations du féminin et du masculin qui permettent de penser le genre comme la construction sociale de la domination.

Nicole-Claude Mathieu est à la fois à la sociologue et anthropologue, lui offrant une ouverture de champ théorique particulière, et a aussi énormément apporté à la pensée féministe. Si elle remet en question la vision *universaliste* au profit d'une vision *globale*⁷, elle s'empare de cette dénaturalisation du féminin et du masculin pour construire une pensée matérialiste des rapports sociaux entre les sexes, qui va conduire en grande partie ce qu'on appelle la deuxième vague du féminisme des années 1970⁸. Nous nous intéressons à sa pensée ici parce qu'elle a beaucoup travaillé sur les conditions épistémologiques des sciences humaines, et l'apport du féminisme dans celles-ci. En effet, dès son premier article « Notes pour une définition sociologique des catégories

7 C'est-à-dire qui prend en compte les conflits internes au groupe non-homogène des femmes.

8 La première vague étant celle du début du 20ème siècle qui a mené aux droits des femmes dans les pays occidentaux ; la deuxième vague des années 70 est caractérisée par des revendications spécifiques (droit à l'avortement et à la contraception par exemple) et une dimension internationale ; la troisième vague des années 90 se caractérise par l'intersectionnalité des luttes et l'inclusivité dans le féminisme des autres rapports de domination. La sociologue Aurore Koechlin théorise dans son ouvrage *La révolution féministe* (2019) l'émergence récente d'une quatrième vague qui vient d'Amérique du Sud : elle amène plus loin l'intersectionnalité du féminisme et s'appuie internationalement sur les technologies de l'information et de la communication.

de sexe »⁹, elle montre l'apport des théories féministes qui ont permis de penser l'identité sexuée comme une catégorie sociale non naturelle, qui peut être analysée au même titre que celle de l'enfant ou de l'ouvrier comme un objet socialement construit. Elle montre comment les sciences sociales ne font pas référence aux catégories de sexe, sauf à accorder dans la sociologie de la famille ou la sociologie de la sexualité un statut particulier à la femme, considérée comme une particularité par rapport au modèle général qu'est l'homme. L'homme dont on parle n'est pas un sujet sexué mais un être en soi, par rapport auquel s'organise et se définit la société : il y a un saut épistémologique du particularisme des individus hommes, à l'universalisme de l'Homme. Ce saut est permis par ce qu'elle appelle le « biais androcentrique », qu'elle qualifie de « fonctionnement idéologique androcentriste de la recherche scientifique »¹⁰, et qui admet le point de vue masculin comme celui de l'objectivité et de la connaissance, tandis que les femmes se retrouvent invisibilisées en tant que sujets d'étude, et exclues du champ de la production scientifique. Ce biais se fonde sur l'idée que les hommes se trouvent du côté de la culture et de l'action, tandis que les femmes sont conditionnées par la nature et la passivité. On retrouve ainsi la valence différentielle des sexes qui montre comment le rapport de hiérarchie des sexes surdétermine tous les autres rapports : l'actif et le passif, le fort et le faible, la culture et la nature. Mathieu montre comment la représentation hiérarchique des sexes et le biais androcentrique de la science se corroborent l'un l'autre : « Qu'il s'agisse des idéologies scientifiques ou des idéologies des différentes sociétés, l'invisibilité des acteurs sociaux hommes en tant que groupe sexué (c'est-à-dire défini dans et par les rapports économiques, juridiques, reproductifs qu'ils entretiennent avec l'autre groupe de sexe : les femmes) dépendait (et dépend encore) de l'invisibilité des femmes en tant qu'acteurs sociaux et de leur représentation comme, en quelque sorte, des sexes non acteurs »¹¹.

Nicole-Claude Mathieu montre ainsi comment les prises de conscience engendrées par les luttes féministes permet d'introduire le groupe des femmes comme objet de recherche en sciences sociales, et ouvre un tout nouveau champ de la recherche féministe. Elle encourage ainsi non seulement les études sur les femmes, mais aussi les études sur les hommes, en tant qu'acteurs de la domination masculine. En effet, en théorisant « les rapports sociaux de sexe », elle introduit à la fois les femmes et les hommes en tant que catégories sociales sexuées distinctes, qui interagissent dans un rapport de domination. Cette notion de *rapports sociaux de sexe* permet de dépasser celle du *genre* qui, comme elle le montre, peut amener à une essentialisation du sexe féminin : pour elle le

9 N-C. Mathieu, « Notes pour une définition sociologique des catégories de sexe », *Epistémologie sociologique*, Paris, 1971, 11 : 19-39

10 N-C. Mathieu, « Le sexe, évidence fétiche ou concept sociologique ? » dans *L'anatomie politique, Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté-femmes, 1991, 293 p.

11 N-C. Mathieu, *ibid.* p. 81

sexe est déjà le produit d'un rapport social. La spécification des études féministes (appelées études de genre) sur le groupe des femmes pose problème : l'association des travaux sur les *genres* à ceux sur les *femmes* amène à une renaturalisation des sexes en créant une sous-culture féminine, qui assimile à nouveau les femmes à un biologisme. D'où l'intérêt de penser en terme de rapport, qui permet une bicatégorisation, et mène à une multiplication d'études sociales matérialistes sur les femmes et sur les hommes. Mais si on a vu que c'est l'approche de la question de la construction du masculin et du féminin qui a permis l'émergence des études sur les hommes, on pourrait se demander si celles-ci ont leur place dans ce champ. En effet, les théories féministes universitaires sont apparues avant tout comme des théories féminines, c'est-à-dire l'intégration des femmes comme chercheuses et objets de recherche. En 1983, le CNRS reconnaît « l'importance scientifique du domaine de recherche des études féminines », et « la légitimité d'un point de vue féministe » pour non seulement chercher à connaître la société, mais chercher en plus à « la transformer en éliminant les éléments de domination et d'oppressions sociales »¹². Cette distinction ambiguë entre la recherche féministe et la recherche féminine (par les femmes, sur les femmes)¹³ qui traverse encore le milieu universitaire nous pousse à envisager les études sur les hommes comme un champ de recherche féministe puisqu'il en découle, sans pour autant porter sur les conditions des femmes. De ce point de vue, les études sur les conditions du groupe social des hommes s'intègrent au champ de recherche féministe, tout en posant des problèmes certains quant à la légitimité épistémologique et la pertinence d'analyser les positions des dominants quand il s'agit de l'oppression des femmes. Cela pose aussi des problèmes politiques, liés à la place grandissante des hommes dans le féminisme (militants, chercheurs, ou sujets de recherches) qui tend à reproduire au sein du féminisme la prédominance masculine, et donc perpétuer ce contre quoi précisément les féministes se battent. Mais l'aspect politique de la question, quoique fondamental, n'est pas approfondi ici.

12 Communication par le Département des sciences de l'homme et de la société du CNRS en 1983, sur le lancement d'une Action Thématique Programmée intitulée « Recherches sur les femmes et recherches féministes »

13 Rose-Marie Lagrave, « Recherches féministes ou recherches sur les femmes ? », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°83, 1990, p.27-39

II) La perspective masculiniste des études sur les masculinités

Nous nous intéressons à ce champ d'étude sur les hommes ouvert par les théories féministes. En effet, dans la veine du féminisme apparaissent dans les années 1970 des travaux en sciences sociales sur les hommes en tant qu'acteurs de l'idéologie dominante. On peut citer en France Georges Falconnet et Nadine Lefaucheur qui écrivent *La Fabrications des mâles* en 1975, pour saisir et analyser les différentes réactions des hommes aux mouvements féministes. Ou bien Kate Millett aux Etats-Unis qui écrit *Sexual Politics* en 1969 pour retracer la construction politique de l'idéologie masculine dominante dans la culture, surtout la littérature. L'ouvrage de Millett n'est pas spécifiquement sur les conditions des hommes, mais elle analyse notamment les lieux exclusivement masculins et montre comment la domination masculine y est transmise. Ce champ est encore exploratoire, et l'anthropologie et la sociologie offrent des méthodes d'études de terrain pertinentes pour à la fois analyser les comportements des hommes en tant que catégorie sociale à part entière, et les replacer dans une idéologie dominante historique qui s'inscrit dans toutes les sphères de la société et des sociétés. Outre l'approfondissement de la compréhension de l'idéologie masculine, ces travaux tendent à montrer un certain malaise des hommes qui, d'une certaine manière, la subissent. Falconnet et Lefaucheur, cités par le sociologue Jean-Yves Le Talec dans son article « *Des Men's Studies aux Masculinity Studies : du patriarcat à la pluralité des masculinités* », parlent d'un malaise profond des hommes face aux critiques féministes : « Sortis de l'attitude caricaturale de l'homme "viril", fier de se revendiquer tel, les hommes paraissent condamnés au désarroi ou à l'insincérité ». Ils seraient condamnés à adopter la position de la malhonnêteté qui les pousserait dans leurs retranchements virilistes (le virilisme renvoyant au culte des pratiques et comportements virils), ou bien reconnaître la pertinence des luttes féministes et s'enfermer dans une culpabilité malsaine, où les hommes sont coupables d'être des hommes. Ce que l'on retrouve dans la plupart des études où l'on donne la parole aux hommes sur leur rapport à leur sexe et leur sexualité, c'est d'abord un désarroi, et puis sa cause qui sont les femmes, ou plutôt la libération des femmes. La question de la domination des hommes sur les femmes n'est pas abordée, ou si elle l'est, n'est pas remise en question. Il s'agit plus de se demander quels sont les pressions que ressentent les hommes dans leurs rôles et leurs représentations, et quelles sont les conditions pour penser un changement de leurs pratiques au profit d'une certaine égalité. Les questions liées à la relation entre les hommes et les femmes, et du coup à l'oppression d'une catégorie sur l'autre rendue possible dans un certain système social, ne sont pas abordées frontalement : c'est ce qu'on appelle une perspective masculiniste.

Comme le montre le chercheur québécois Francis Dupuis-Péri, la définition du terme « masculinisme » est très discuté, et a beaucoup changé selon les époques et les contextes (il peut renvoyer entre autres à l'idéologie patriarcale, les groupes de défense des intérêts des hommes, ou à la posture qui consiste à centrer le discours sur le point de vue masculin). Si le terme est utilisé autant par les féministes américaines, françaises, et canadiennes, que par des hommes qui s'en revendiquent ou d'autres qui s'en défendent, il y aujourd'hui un consensus en sciences sociales sur sa signification : il renvoie à l'idéologie patriarcale antiféministe. La militante féministe québécoise Barbara Legault définit le masculinisme en 2006 dans son article « Des hommes contre le féminisme » paru dans la revue *A Babord!*, comme « une forme spécifique d'antiféminisme qui prétend que les problèmes des hommes (le décrochage et l'échec scolaires des garçons, le suicide chez les hommes et la “perte d'identité masculine”) sont causés par la “domination des femmes” et par le féminisme ». Ce mouvement antiféministe entend préserver l'asymétrie des sexes, rétablir l'ordre des genres. Il cherche à défendre les causes spécifiques des hommes face à des femmes qui auraient d'ores et déjà renversé le pouvoir de domination au profit d'un matriarcat dans lequel les hommes n'ont qu'une place annexe. Cet antiféminisme, s'il n'est pas majoritaire, a pris beaucoup d'espace, autant dans le monde anglo-saxon qu'en France, où il est notamment défendu par des personnages publics comme Eric Zemmour. La sociologue Mélanie Gourarier dans *Alpha Mâle, séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes* décrit ce phénomène tel qu'il se cristallise dans l'essor de communautés masculines, qui cherchent à reconquérir le territoire perdu de la séduction. Elle montre comment ces lieux d'échange exclusivement masculins apparaissent pour transmettre une masculinité fondée sur l'hétérosexualité et la construction d'alpha mâles virils. Cette transmission se fait sur l'instauration de rapports de pouvoir entre hommes, dans lequel il faut se conformer au maximum à la masculinité hégémonique¹⁴ en opposition aux « frustrés » et aux homosexuels : « la fabrique du mâle n'est pas seulement un rouage de la domination masculine vis-à-vis des femmes, mais détermine également les rapports de pouvoir des hommes entre eux »¹⁵. Il apparaît ainsi que le masculinisme est une conséquence politique et idéologique de la domination masculine. Le féminisme en serait alors le révélateur et non la cause.

Si le caractère plus extrême du masculinisme pris dans son acception idéologique antiféministe est un véritable problème politique, il ne doit pas invisibiliser les questions épistémologiques des études sur les hommes. En effet, il apparaît que la récupération politique antiféministe d'études sur les conditions des hommes, par exemple sur l'alcoolisme ou l'échec scolaire dont souffrent

14 Le concept de masculinité hégémonique est déployé par la sociologue Raewyn Connell en 1993 dans *Masculinities*.

15 M. Gourarier, *Alpha Mâle, séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, p. 121

majoritairement les hommes, est rendue possible par un certain point de vue épistémologique androcentré. Nicole-Claude Mathieu écrit en 1999 un article critique de *La domination masculine* de Pierre Bourdieu qui s'intitule « Bourdieu ou le pouvoir auto-hypnotique de la domination masculine », dans lequel elle montre le biais androcentrique auquel le sociologue n'échappe pas. Le sociologue Léo Thiers-Vidal reprend cette critique en dévoilant le point de vue masculiniste adopté par Bourdieu (alors même que son travail apparaît comme féministe). Il utilise ce terme de « masculinisme »¹⁶ en reprenant la définition de la philosophe Michele Doeuff¹⁷ : « ce particularisme, qui non seulement n'envisage que l'histoire ou la vie sociale des hommes, mais double cette limitation d'une affirmation : il n'y a qu'eux qui comptent, et leur point de vue ». Il y ajoute que « le masculinisme consiste à produire ou reproduire des pratiques d'oppression envers les femmes – quel que soit le domaine d'action – et ce à partir de la masculinité, la position vécue de domination selon l'axe de genre ». L'ouvrage de Bourdieu, quoique fondamental dans la compréhension des pratiques sociales et des rouages de la domination des hommes, tend à présenter le système de domination masculine comme une entité abstraite, ne prenant pas en compte les dividendes de tous les individus masculins, et leur participation dans la perpétuation de ce système. En plus des contraintes du système sur les hommes, Bourdieu va même jusqu'à parler de « dispositions » qui sont les intériorisations passives de la domination masculine par les hommes, rendant impossible le renversement du système genré dont tout le monde semble victime. Thiers-Vidal, dans la continuité de Mathieu, montre que « contrairement à une épistémologie matérialiste féministe, la plupart des auteurs masculins n'ont pas conscience de la façon dont leur place sociale d'opresseur structure leur pensée, leur ressenti, leur subjectivité »¹⁸. Peut-on alors entreprendre des études sur les masculinités qui soient utiles à la compréhension des mécanismes de la domination masculine, et qui ne soient pas androcentrées ?

III) Les conditions épistémologiques des études sur les hommes, et leur place dans les recherches féministes

Les études contemporaines sur les hommes et la masculinité (ou *les masculinités*, dans une perspective de dénaturalisation de la masculinité, pour saisir les différences de représentations et d'identités au sein même du groupe des hommes) se situent autour des questions de sexualité, de

16 L. Thiers-Vidal, « Le masculinisme de “La domination masculine” de Bourdieu », mis en ligne sur *Chiennes de garde*, mai 2004

17 Michèle Le Doeuff, *L'étude et le rouet*, Vol. 1, 15, Seuil, 1989

18 L. Thiers-Vidal, *De l'ennemi principal aux principaux ennemis*, L'Harmattan, 2010, 373 p.

paternité, et plus globalement de la question des représentations de l'identité masculine. On peut citer par exemple les travaux du sociologue Daniel Welzer-Lang sur les hommes violents, auteur central qui qualifie son travail de « recherche sur les hommes et le masculin », et défend l'idée qu'il est nécessaire que les hommes s'emparent de la question du féminisme. Ou bien le travail de la philosophe Olivia Gazalé qui déconstruit « le mythe de la virilité »¹⁹ en reprenant l'idée de Bourdieu que « la virilité est à la fois un privilège et un piège », et montre comment le viriarcat est un système d'oppression des femmes, et des hommes. Cette multiplication de travaux sur les masculinités – qui trouvent une place certaine dans l'espace public, comme on peut le voir avec le succès populaire d'ouvrages comme *Les hommes justes* de l'historien Ivan Jablonka, ou d'émissions radio comme « Les couilles sur la table » de Victoire Tuaillon – se penchent sur ce qu'on appelle les *coûts de la domination masculine*. Pour le sociologue Erik Neveu, cette perspective des coûts est aussi un moyen de prendre en compte l'intersectionnalité des rapports sociaux de domination en analysant le rapport des coûts aux profits selon l'identité sociale (en croisant d'autres axes de domination comme le racisme ou l'homophobie). Ces coûts sont à la fois analysés d'un point de vue objectif, comme l'alcoolisme qui est autant un privilège masculin de consommation qu'un fléau pour la société, que d'un point de vue subjectif, par l'examen des vécus et conditions d'hommes spécifiques. Comme le montre l'ouvrage collectif *Boys don't cry, les coûts de la domination masculine*²⁰, les théoriciens des sciences humaines qui travaillent sur les masculinités défendent pour la plupart l'idée qu'il faut surmonter le risque élevé de récupération politique par les antiféministes, au nom de ce que les études en sciences humaines sur les hommes peuvent apporter à la compréhension globale, et spécifique au vécu masculin, de la domination masculine. Dans une perspective de féminisme inclusif, tel qu'il se déploie depuis les années 90, les études sur les hommes permettent effectivement de comprendre par exemple que l'homophobie est l'autre face de la même médaille que l'oppression des femmes. Welzer-Lang définit l'homophobie comme « la discrimination envers les personnes qui montrent, ou à qui l'on prête, certaines qualités – ou défauts – attribuées à l'autre genre »²¹, montrant ainsi comment l'hétérosexisme est en fait le produit de l'oppression de l'homme sur l'homme dit *efféminé*, que tout homme subit dès l'enfance.

Mais parler de coûts, cela implique de pouvoir parler de dividendes. En effet, Léo Thiers-Vidal – l'un des seuls sociologues des rapports sociaux de sexe à postuler son positionnement social d'opresseur et montrer ce que cela implique épistémologiquement et politiquement – tient à resituer les analyses sur les hommes à partir de leurs dividendes, et de leur intérêt à perpétuer le

19 Olivia Gazalé, *Le mythe de la virilité, un piège pour les deux sexes*, Robert Laffont, Paris, 2017, 523 p.

20 *op.cit.*

21 Daniel Welzer-Lang, *Déconstruire le masculin, problèmes épistémologiques*, Rennes, 1997, p. 62

système de domination. Comme on l'a vu avec les critiques envers Bourdieu, le problème vient moins des études qui se posent en ennemi du féminisme, que de celles qui s'y intègrent. Ces dernières tendent à déresponsabiliser les individus masculins qui participent au système de domination, ou à psychologiser les rôles sexués au dépens de l'analyse des rapports de pouvoir. Nicole-Claude Mathieu critiquait la spécification du sexe féminin, qui tendraient à renaturaliser, et invitait à entreprendre des analyses du groupe des hommes pour nourrir notre compréhension de la domination masculine. Mais parler en terme de rapports sociaux entre les catégories sexuées ne veut pas dire qu'il y a une symétrie, et qu'on analyse les hommes comme on analyse les femmes : il faut faire ses analyses à la lumière des rapports de force relationnels entre une catégorie dominante et une catégorie dominée (profondément asymétriques donc). Il s'agit de partir de la problématique sociale des sexes, et l'analyser du point de vue du dominant, et non pas de déployer une littérature sur les conditions des hommes et leurs potentielles souffrances spécifiques. Selon la sociologue Anne-Marie Devreux, il faut distinguer les études sur le masculin et les masculinités, et celles sur les hommes en tant que dominants, en partant du point de vue qu'« ils ne sont pas seulement dans cette position parce que les femmes sont en dessous de celle-ci. Ils y sont parce que les rapports de sexe les y mettent, parce qu'ils sont produits pour y être, et parce qu'ils luttent pour s'y maintenir »²². Elle souligne que l'étude des masculinités « ne conduit pas forcément à l'étude des hommes comme acteurs des rapports sociaux de sexe », tandis que l'analyse de ces rapports « nécessite une interrogation sur la construction sociale de la masculinité et de la virilité et de leur rôle dans la reproduction de la domination masculine et dans les résistances au changement »²³.

Françoise Héritier a montré à quel point le modèle archaïque dominant est résilient, malgré les avancées de la science et les luttes des femmes. Cette résilience tient en partie de la capacité des hommes dominants à s'appropriier les critiques, à intégrer les luttes et les évolutions, sans pour autant changer le modèle d'oppression. Les études sur les hommes en sont-elles un symptôme ? Si cette question est trop complexe pour être abordée ici, il est nécessaire de poser les conditions épistémologiques pour qu'elles ne le soient pas. Pour le sociologue Erik Neveu, l'argument d'autorité politique que constitue la lutte contre l'antiféminisme ne doit pas prendre le pas sur les exigences du travail scientifique. Mais avant d'être un problème politique, c'est un problème épistémologique : autant celui de la méthode et du cadre d'analyse (selon qu'on parte de l'analyse des rapports entre les sexes, ou de celle des conditions des hommes, comme Anne-Marie Devreux le

22 Cité par Anne-Marie Devreux, à partir de son ouvrage *La Double production, les conditions de vie professionnelle des femmes enceintes*, Paris, Centre de sociologie urbaine, 1988 219 p.

23 A-M. Devreux, « Les résistances des hommes au changement social : émergence d'une problématique », *Cahiers du genre*, vol. 36, n°1, 2004, p.9

montre), que celui du positionnement social du chercheur et des conditions de possibilité de cette recherche (lié à la mise en valeur des études menées par des hommes, et à la lutte encore aujourd'hui pour la place du féminisme à l'université). Alors à quelles conditions les études sur les hommes peuvent-elles être intégrées aux recherches féministes ? Il s'agit d'abord de reconnaître et partir théoriquement de l'asymétrie entre l'oppression des femmes et la souffrance des hommes qui en découle. Cette asymétrie, liée aux rapports de pouvoir entre les individus du groupe des hommes et les individus du groupe des femmes, implique de ne pas reprendre au compte des hommes des notions utilisées pour qualifier les oppressions des femmes. Ensuite, se pose la question du positionnement social de celui qui porte un discours. Si « les rapports hommes/hommes sont structurés à l'image hiérarchisée des rapports hommes/femmes », comme le montre Welzer-Lang, cela n'implique pas qu'il y ait une symétrie entre l'oppression des femmes et celle des hommes. L'épistémologie féministe du *standpoint* permet de comprendre que vivre en tant que femme ou homme dans une société hiérarchisée produit des « expertises » asymétriques. Il ne s'agit pas de considérer que les femmes peuvent parler des femmes et les hommes des hommes, comme si il y avait un rapport essentiel entre le genre et le discours, mais plutôt de montrer comment le positionnement social induit des mécanismes sociaux et psychologiques qui permettent plus ou moins de porter un regard critique et global. La philosophe Nancy Hartsock parle même d'un privilège épistémologique des femmes à analyser la domination masculine, du fait de leur conscience permanente et relationnelle de leur oppression²⁴. Léo Thiers-Vidal va jusqu'à parler de « particularisme épistémologique masculin »²⁵, dû à l'égocentrisme engendré par la position d'opresseur. Cela nous amène à une troisième condition, celle de la remise en question du positionnement du chercheur. Il s'agit de prendre conscience de ses propres biais et des limites de son point de vue lié à sa position sociale dans les axes de domination.

Une autre condition à formuler serait la conscience politique engagée dans un travail de recherche féministe. Si la science et la politique entretiennent des rapports complexes, cela est particulièrement vrai dans le féminisme, qui est avant tout une lutte contre l'oppression des femmes, pour un changement social. Les recherches féministes s'inscrivent nécessairement dans ce paradigme politique, qu'il ne s'agit pas de nier, mais au contraire poser théoriquement : poser le féminisme (qui postule l'oppression des femmes par les hommes) comme cadre de pensée. L'androcentrisme décrit par Mathieu a été rendu possible par la pseudo-neutralité de la science. Comme elle le soulignait, le féminisme est indissociablement une « analyse des mécanismes d'oppression des femmes » et une « volonté d'agir pour son abolition »²⁶.

24 Nancy C. M. Hartstock, Boulder, *The feminist standpoint revisited and other essays*, CO: Westview, 1998, 262p

25 L. Thiers-Vidal, *De l'ennemi principal aux principaux ennemis*, L'Harmattan, 2010, 373 p.

26 p. 172 de N.-C. Mathieu, ed., *L'Arraînement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*, Paris, Editions de

Nous avons ainsi montré les problèmes que posent les études sur les hommes, qu'elles soient qualifiées d'études sur les masculinités, sur les hommes, ou même sur les rapports sociaux de sexe. Si il apparaît de prime abord que le risque politique de la récupération antiféministe est le principal problème des études sur les hommes, certains chercheurs et certaines chercheuses féministes se sont intéressés aux problématiques liées à la production même de la connaissance des mécanismes d'oppressions des femmes via l'analyse des conditions des hommes et du point de vue masculin. Léo Thiers-Vidal notamment a entrepris un travail fondamental, dans la continuité de Nicole-Claude Mathieu, pour guider la recherche féministe par les hommes et sur les hommes. Nous proposons ici des pistes de conditions épistémologiques qui permettent de mener ces études pour un apport réel aux recherches féministes. Ces conditions ne sont pas exhaustives, mais permettent de comprendre les enjeux qu'il y a derrière l'émergence des études sur les hommes et les masculinités. En effet, il apparaît que le féminisme contemporain tend vers de plus en plus d'inclusivité, et dans cette perspective (qui est aussi un moyen de trouver des alliés dans la révolution féministe, comme le souligne Aurore Koecher) les études sur les masculinités peuvent jouer un rôle décisif dans le présent et l'avenir du féminisme.

l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), 1985, 252 p.

BIBLIOGRAPHIE

- DEVREUX, Anne-Marie, « Les résistances des hommes au changement social : émergence d'une problématique », *Cahiers du Genre*, vol. 36, no. 1, 2004, pp. 5-20 : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2004-1-page-5.htm>
- DULONG, Delphine, GUIONNET, Christine, NEVEU, Érik, dir., *Boys don't Cry! Les coûts de la domination masculine*, Pur, Rennes, 2012, 332 p.
- DUPUIS-DÉRI, Francis, *La crise de la masculinité, autopsie d'un mythe tenace*, Paris, Remue-Ménage, 2019, 320 p.
- DUPUIS-DÉRI, Francis, « Le masculinisme, une histoire politique du mot », *Revue Recherches Féministes* vol. 22-2, 2009 : <https://www.erudit.org/fr/revues/rf/2009-v22-n2-rf3635/039213ar.pdf>
- GAZALÉ, Olivia, *Le mythe de la virilité, un piège pour les deux sexes*, Robert Laffont, Paris, 2017, 523 p.
- GOURARIER, Mélanie, *Alpha mâle. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2017, 229 p.
- HARTSTOCK, Nancy C. M., Boulder, *The feminist standpoint revisited and other essays*, CO: Westview, 1998, 262 p.
- HÉRITIER, Françoise, *Masculin/Féminin I, La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996
- LAGRAVE, Rose-Marie, « Recherches féministes ou recherches sur les femmes ? », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* n°83, 1990, pp. 27-39 : https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1990_num_83_1_2934
- LE TALEC J.-Y., « Des Men's Studies aux Masculinity Studies : du patriarcat à la pluralité des masculinités », *SociologieS*, dossier *Sociétés en mouvement, sociologie en changement*, 2016 : <https://journals.openedition.org/sociologies/5234#bodyftn1>
- MATHIEU, Nicole-Claude, *L'anatomie politique, Catégorisations et idéologies du sexe*, éditions côté-femmes, 1991, 291 p.
- MATHIEU, Nicole-Claude, « Bourdieu ou le pouvoir auto-hypnotique de la domination masculine », *Les Temps Modernes*, n° 604, Mai-juin-juillet 1999
- MILLETT, Kate, *La Politique du mâle*, Stock, Paris, 1971, 464 p. (traduit de l'anglais)
- THIERS-VIDAL, Léo, « Le masculinisme de "La domination masculine" de Bourdieu », mis en ligne sur *Chiennes de garde*, mai 2004 : <http://libertaire.free.fr/LeoThiersVidal06.html>
- THIERS-VIDAL, Léo, *De l'ennemi principal aux principaux ennemis*, L'Harmattan, 2010, 373 p.
- WELZER-LANG, Daniel, *Déconstruire le masculin, problèmes épistémologiques*, compte-rendu du colloque « L'histoire sans les femmes est-elle possible ? », Rennes, 1997 : http://psychanalyse.cnam.fr/medias/fichier/textewelzer3_1306850482238.pdf